

groupes, et causaient entre eux, sans même jeter un coup d'œil de mon côté. Vers quatre heures, autant que j'en pus juger, Gunga Dass se leva et plongea pour un instant dans son repaire, d'où il ressortit, une corneille vivante à la main. Le malheureux oiseau présentait l'aspect le plus déplumé et le plus lamentable, mais ne semblait en aucune façon avoir peur de son maître. Gunga Dass gagna avec précautions le bord de la rivière, enjamba de motte en motte jusqu'à ce qu'il atteignit un carré de sable uni en pleine ligne du tir du bateau. Les gens du bateau n'y firent pas attention. Là il s'arrêta, et, avec dextérité, en deux tours de poignet, cloua l'oiseau sur le dos les ailes étendues. Comme il n'était que naturel, la corneille se mit aussitôt à crier et à battre l'air de ses pattes. En quelques secondes, la clameur avait attiré l'attention d'un vol de corneilles sauvages sur un banc de sable à quelques centaines de mètres de là, où elles disséquaient quelque chose qui ressemblait à un cadavre. Une demi-douzaine de corneilles prirent toute de suite leur volée pour voir ce qui se passait, et, de plus, comme l'événement le prouva, pour attaquer l'oiseau garrotté. Gunga Dass qui s'était accroupi sur une motte, me signe de rester tranquille, précaution, j'imagine, bien inutile. En un instant, et avant que je pusse voir comment cela était arrivé, une corneille sauvage, qui était venue aux prises avec l'oiseau sans défense et dont les cris perçaient l'air, resta embrouillée dans ses ongles, fut prestement dégagée par Gunga Dass et moi ; à peine avions-nous le temps de nous éloigner que deux victimes de plus se débattaient dans les serres retournées des appeaux. La chasse, — si j'ose employer ce noble nom, — continua de la sorte jusqu'à ce que Gunga Dass eût capturé sept corneilles. A cinq il tordit le cou sur place, en réservant deux pour des opérations ultérieures, un autre jour. Je fus vivement impressionné par cette méthode, nouvelle pour moi, d'assurer sa subsistance, et complimentai Gunga Dass de son talent.

— Ce n'est rien à faire, dit-il. Demain il faudra le faire pour moi. Vous êtes plus fort que je ne suis.

Cette calme présomption de supériorité me renversa, et je répondis péremptoirement :

— Vraiment, vieux bandit que tu es ! Pourquoi penses-tu que j'ai donné de l'argent ?

— Fort bien, fut l'impassible réponse, peut-être pas demain, ni le jour d'après, ni encore les prochains ; mais à la fin, et pour nombre d'années, vous attraperez des corneilles et mangerez des corneilles, et votre remercierez votre Dieu d'Europe d'avoir des corneilles à attraper et à manger.

Je l'aurais étranglé de grand cœur pour ces mots ; mais j'estimai que mieux valait, dans la circonstance, étouffer mon ressentiment. Une heure plus tard, j'étais en train de manger l'une des corneilles, et, selon le mot de Gunga Dass, de remercier mon Dieu d'avoir des corneilles à manger. Jamais, aussi longtemps que je vivrai, je n'oublierai ce repas du soir. Toute la population accroupie sur la plate-forme de sable dur, en face de ses tanières, se pressait autour de tout petits feux de brindilles et de joncs secs. La mort, qui avait une fois étendu la main sur ces hommes, puis suspendu le coup au moment de frapper, semblait maintenant s'écarter d'eux ; car la plupart de nos compagnons étaient de vieux hommes, courbés, usés, tordus d'années, et des femmes qui paraissaient, à les voir, du même

âge que les Parques en personnes. Ils étaient assis ensemble par groupes et causaient (Dieu seul sait quels sujets ils pouvaient trouver à discuter), sur un ton bas, égal en curieux contraste avec le babil strident dont les indigènes ont coutume de rendre le jour hideux. De temps à autre, un accès de la furie soudaine qui m'avait possédé dans la matinée, s'emparait d'un homme ou d'une femme ; et le patient, avec des hurlements ou des imprécations attaquait la rampe, puis retombait incapable de mouvoir un membre.

Les autres ne prenaient même pas la peine de lever les yeux quand cela arrivait, en hommes trop conscients de la futilité de pareilles tentatives et fatigués de leur inutile répétition. Je fus témoin de quatre de ces explosions dans le cours de la soirée.

Gunga Dass envisageait ma situation au point de vue de l'homme d'affaires, et, pendant que nous dinions, je peux en rire aujourd'hui, mais c'était assez pénible sur le moment, me proposa les termes du marché d'après lequel il consentirait à "faire" pour moi. Mes neuf roupies, huit annas, démontra-t-il, au taux de trois annas par jour, m'assuraient le vivre pendant cinquante et un jours, ou sept semaines environ ; c'est-à-dire qu'il consentirait à pourvoir à mes besoins pendant ce laps de temps. A son expiration, il faudrait me tirer d'affaire tout seul. Contre un plus ample dédommagement, *vide licet* mes bottes, il voudrait bien me permettre d'occuper la tanière voisine de la sienne, et me fournirait en guise de litière autant d'herbe sèche qu'il en pouvait disposer.

— Très bien, Gungua Dass, répondis-je ; j'acquiesce de bon cœur aux premières conditions, mais, comme rien sur la terre ne peut m'empêcher de te tuer pendant que tu es assis là et de prendre tout ce que tu possèdes (je pensais à ce moment aux deux précieuses corneilles), je refuse net de te donner mes bottes et prendrai telle tanière qu'il me plaira.

Le coup était hardi, et je fus content de voir qu'il avait réussi. Gunga Dass changea immédiatement de ton, et renia toute intention de me prendre mes bottes. Sur le moment, il me sembla pas étrange du tout que moi, ingénieur civil, avec mes treize ans de service, et bon Anglais, j'espère, je préférasse avec ce calme des menaces de meurtre et de violence contre l'homme qui, sans désintéressement, il est vrai, m'avait pris sous son aile. J'avais quitté le monde, me semblait-il, depuis des siècles. J'éprouvais à ce moment une conviction égale à celle que j'ai présentement de ma propre existence, que, dans ce séjour maudit, il n'y avait de loi que celle du plus fort ; que ces morts vivants avaient jeté derrière eux tout le canon légal du monde qui les avait chassé ; et que de ma force et ma vigilance seules ma propre vie devait dépendre. Les matelots de l'infortunée *Mignonnelle* sont les seuls hommes capables de comprendre mon état d'esprit. "A présent, raisonnai-je, je suis fort et je vaudrais six de ces misérables." Il est impérieusement nécessaire que, pour mon propre salut, je conserve à la fois force et santé jusqu'à l'heure de ma délivrance, si elle doit sonner jamais.

Fortifié par ces résolutions, je mangeai et bus autant que je pouvais, et fis comprendre à Gunga Dass que j'entendais être le maître, et que le moindre signe d'insubordination de sa part recevrait la seule punition qu'il fût en mon pouvoir d'infliger, la mort immédiate et violente. Un moment après, j'allai me